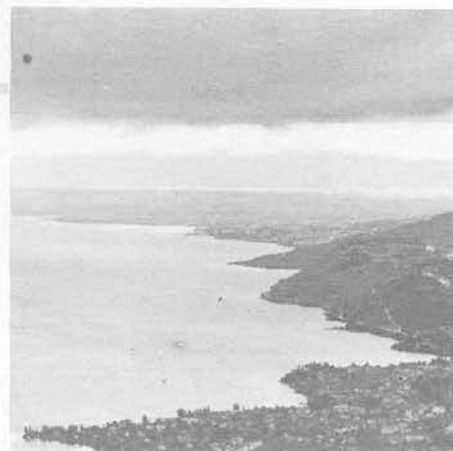


TRIBUNE DE CAUX changer

40^e anniversaire
du centre
de Caux

LE COUP
D'ENVOI

La Riviera vaudoise vous accueille



M. et Mme Frioud

Laiterie de Gruyère

votre spécialiste en produits laitiers
Rue de l'Eglise catholique, Montreux

IDÉAL-COIFFURE

Salon Dames et Messieurs

P. Di-Federico

Avenue Nestlé 14
1820 Montreux Tél. 63.69.50.

Michel PIRALLI

Plafonds suspendus - Staff

EN FENIL S/VEVEY Tél. 51.18.31.

R. BLANK, graines MONTREUX
Avenue des Alpes 51



VEVEY
Avenue Paul-Cérésole 11

NEUCHÂTEL Place des Halles 13



AUDI

GARAGE DE BERGÈRE VEVEY

J.-L. Herzig

Tél. 51 02 55

PITTELOU CLARENS

Tél. 64.64.58.

Alimentation générale

Marchandises
de 1^{re} qualité

SRE

LUSTRERIE MODERNE ET DE STYLE
APPAREILS MÉNAGERS

Société Romande d'Electricité

ENTREPRISE

LIEBHAUSER S.A.

BATIMENTS - TRAVAUX PUBLICS

MONTREUX

Téléphone 63.13.64.



Distribué par

BOISSONS RIVIERA S.A.

Eaux minérales - Bières

Avenue Mayor-Vautier 6 - Sous-Gare
1815 MONTREUX-CLARENS. Tél. (021) 64.11.61.

TÉLÉPHONE

Mérinat

ÉLECTRICITÉ

Entreprise d'installations
Maîtrises fédérales
Concession «A» des PTT
Articles ménagers - Lustrerie
Avenue Paul-Cérésole 12
1800 Vevey

L'animation est toujours soutenue pendant les conférences de Caux, avec leur brassage de peuples et d'idées. Mais on n'avait rarement vu une telle affluence dans la grande salle Belle Epoque de l'ancien Caux-Palace qu'en ce 12 juillet, qui marquait le 40^e anniversaire de la création du centre international. 800 personnes étaient venues soit pour assister à la première session de l'été, animée par les Français et les Allemands, soit pour cette seule journée.

M. Daniel Mottu, président de la Fondation suisse pour le Réarmement moral, a donné le coup d'envoi en rappelant le contexte dans lequel, au sortir d'une guerre dévastatrice, un certain nombre de Suisses avaient été conduits, au prix de grands sacrifices de temps et d'argent, à acquérir ce vaste bâtiment pour que les nations déchirées par le conflit puissent s'y retrouver et travailler ensemble à la reconstruction de l'Europe.

M. Mottu a rendu hommage à tous ceux qui, toutes affaires cessantes, se sont consacrés à la mise en état et à la bonne marche de ce centre international.

Les vœux des autorités

M. Daniel Schmutz, président du Conseil d'Etat du Canton de Vaud, a apporté les salutations cordiales, les félicitations et les vœux de son gouvernement. Il a dit la fierté des Vaudois d'avoir pu mettre géographiquement à la disposition du Réarmement moral « un lieu, un haut-lieu, un promontoire dont le site reposant et exceptionnel appelle à la hauteur de vue, à l'élévation par rapport aux problèmes de société quotidiens ». Il a ajouté : « La priorité que vous avez donnée aux critères moraux pour la construction d'une société internationale fondée sur la paix et la justice me séduit par rapport aux déterminismes de gauche et de droite qui basent leur politique sur la primauté des faits économiques ou politiques, la toute-puissance du marché ou celle de l'Etat. »

M. Schmutz a souligné aussi l'importance du changement qui procède d'une motivation individuelle. « Il faut bien avouer, a-t-il ajouté en souriant, que cet aspect de votre doctrine est peut-être celui qui « agace » le plus les hommes politiques, habitués qu'ils sont à l'exercice du pouvoir. Et pourtant votre

LE COUP D'ENVOI

maxime nous rappelle la nécessité de repenser perpétuellement notre attitude personnelle et l'inutilité de nos mesures, même les meilleures, si elles ne sont pas sous-tendues par la volonté d'agir de nos concitoyens. »

Le député français Jean-Marie Daillet a rappelé quelques points forts de l'action menée par les équipes du Réarmement moral à partir de Caux, notamment le rôle joué dans la réconciliation franco-allemande, le retour du Japon dans la société internationale et le dialogue de la décolonisation. « L'opinion publique, les journalistes, les historiens eux-mêmes, a-t-il déclaré, ne comptent jamais l'incalculable économie de vies humaines, de destins brisés, de ruines en tous genres que l'on doit aux artisans de paix lorsqu'ils évitent une insurrection armée, une guerre civile, une guerre tout court. Pourtant c'est sans doute par millions que des contemporains à nous doivent d'être vivants à des efforts humbles, patients, déterminés tels ceux que Frank Buchman, fondateur du Réarmement moral, fit lui-même et inspira et inspire encore aujourd'hui. » M. Daillet a ajouté : « Après tant d'efforts

en Afrique australe, en Asie, en Amérique latine, au Proche Orient, le Réarmement moral n'en est cependant qu'au début de sa tâche. » Saluant les représentants des autorités helvétiques, il a remarqué : « Il n'y avait que la Suisse où l'on put trouver et organiser un tel pôle de médiation, de promotion de la paix par le changement des hommes. Votre histoire exemplaire, votre tradition, votre générosité, votre expérience a planté le décor culturel après que Dieu eut créé les splendeurs de votre nature. »

Parmi les hôtes de la manifestation se trouvaient M. Jean-Jacques Cevey, syndic de Montreux et vice-président du Conseil national, Mgr Pierre Mamie, évêque de Lausanne, Fribourg et Genève, représentant la Conférence des Evêques suisses, le Professeur Bernard Reymond, délégué de la Fédération des Eglises protestantes de Suisse, et M. Cornelio Sommaruga, secrétaire d'Etat aux Affaires économiques, qui vient d'être nommé à la tête du C.I.C.R.

Plusieurs ambassadeurs et représentants permanents à Berne et à Genève étaient également présents. M. Kazuo Chiba, ambassadeur du Japon auprès de l'O.N.U. à Genève et président du Conseil du GATT, a exprimé l'intérêt que ses compatriotes portent à l'action du Réarmement moral depuis que la première délégation officielle à quitter le pays, comprenant entre autres l'actuel premier ministre Nakasone, a visité Caux en 1950.



Quelques-uns des intervenants. Sur l'estrade, depuis la droite : Mme et M. Daniel Schmutz, M. Jean-Jacques Cevey, l'ambassadeur Chiba.

Lors d'une séance plénière de la conférence de Caux, le 20 juillet, le cardinal Franz König, qui a été pendant de nombreuses années archevêque de Vienne, en Autriche, et qui a présidé le Secrétariat pour les non croyants, à Rome, a fait la déclaration que voici à l'occasion du quarantième anniversaire du centre de Caux.

LE COURAGE DE DIALOGUER

Des réflexions du cardinal König sur les tâches d'avenir du Réarmement moral

J'éprouve une joie particulière, à l'occasion du quarantième anniversaire de ce centre de conférences, de ce lieu de rencontres d'hommes et d'idées, à jeter avec vous un regard de gratitude sur le passé et – riche de cet héritage – à me tourner avec confiance vers l'avenir.

C'est en juin 1946 que Frank Buchman a déclenché le processus qui a conduit au dialogue entre les Européens, entre les vainqueurs et les vaincus. A l'époque – c'était le lendemain de la guerre – personne ne croyait encore possible, étant donné l'accumulation des amertumes, d'amener à un dialogue sur l'avenir de l'Europe des représentants, traités à égalité, des deux camps. Frank Buchman a eu le courage de dire aux Français, aux Américains et aux Anglais que, sans les Allemands, l'Europe de demain ne pourrait pas être édiflée.

Douze semaines plus tard arrivait à Caux la première délégation d'Allemands, et elle y rencontra des anciens ennemis libérés de l'amertume.

Cette expérience s'élargissait au cours des années qui suivirent avec la venue en Europe, puis aux Etats-Unis, à l'invitation de Frank Buchman, d'une grande délégation japonaise – dont faisait partie l'actuel premier ministre, M. Nakasone.

Par ces exemples impressionnants, Buchman a montré que le message du Christ ne devait pas être restreint aux quatre murs d'une chambre, à l'usage personnel, mais qu'il devait pénétrer en profondeur le tissu social et politique. Ceci à condition qu'une réelle conviction anime les chrétiens, précisément parce que, grâce au dialogue, des problèmes apparemment insolubles du fait des tensions historiques ou raciales peuvent être touchés, voire résolus, par les concepts de paix et de

réconciliation. A ce niveau de dialogue – entre dirigeants politiques par exemple – la bonne volonté réciproque a abattu des murs que l'on croyait inébranlables.

« Aujourd'hui, le courage de dialoguer est de plus en plus nécessaire à ceux qui veulent véritablement influencer l'orientation des événements sur notre planète. »

Aujourd'hui, le courage de dialoguer est de plus en plus nécessaire à ceux qui veulent véritablement influencer l'orientation des événements sur notre planète. Le combat que mène le pape Jean-Paul II pour faire prévaloir la paix et la justice montre l'importance de cette dynamique.

J'aimerais saisir cette occasion pour aborder un problème qui hante un grand nombre de gens parce qu'il pèse de façon considérable sur le grand débat d'aujourd'hui et qu'il influence directement ou indirectement la vie du monde : le problème des relations Est-Ouest. Il s'agit d'un domaine où les progrès ont été extrêmement lents ces dernières années. N'y a-t-il pas là une grande tâche à laquelle nos contemporains doivent s'attaquer durant les prochaines décennies ? Ce centre, ainsi que l'esprit qui en émane, ne pourraient-ils pas apporter une contribution décisive à la solution de ce problème ? Trois réflexions me poussent à me poser cette question, et à vous la poser.

1. Je rentre d'un voyage aux Etats-Unis, où j'ai eu la chance de voir le Réarmement moral mis en pratique en de nombreux points du pays.

2. Comme archevêque de Vienne, j'ai été amené à multiplier les contacts avec les hommes et les femmes qui vivent et travaillent dans des pays gouvernés par les communistes. Je sais la difficulté qu'il y a à instaurer le dialogue avec les responsables de ces pays, des hommes qui, pour la plupart, ont été élevés dans un système totalement différent du nôtre, où des notions comme celles de vérité, de bien et de mal revêtent un tout autre sens que chez nous.

Dans ce domaine, je crois qu'une des intuitions de Frank Buchman va se révéler très juste : il faut que l'homme, à l'Est comme à l'Ouest, ait le courage de regarder en lui-même, de retrouver dans son intériorité ce que le créateur de l'humanité a mis dans sa conscience, ce jaillissement d'esprit et de vérité commun à toute l'humanité. Evidemment, une telle démarche, à la fois personnelle et capitale, est en apparence bien éloignée des problèmes actuels et peu à même de contribuer à les résoudre.

Au cours de ces quarante dernières années, le Réarmement moral a acquis une grande expérience en suscitant des remises en question fondamentales chez des personnes appartenant à des civilisations fort différentes. Nous en sommes les témoins ici même, où l'on rencontre non seulement des gens d'une même croyance religieuse, mais aussi des représentants de toutes philosophies de vie. N'y a-t-il pas là – précisément dans le domaine des relations Est-Ouest – une tâche spécifique et supplémentaire pour le Réarmement moral : déclencher un processus de réflexion permettant d'ouvrir le dialogue malgré la différence des modes de pensée ? Les hommes de l'Est n'aspirent-ils pas aussi à agir eux-mêmes, sans être soumis à la pression collectiviste de la bureaucratie et des médias ?

Le matérialisme organisé du monde communiste se différencie peu, en un sens, du matérialisme désorganisé du monde non communiste. Néanmoins, le bien le plus précieux dont nous disposons dans les pays démocratiques, c'est le libre choix, dans l'ordre spirituel aussi bien que dans l'ordre matériel.

« Pour rencontrer l'homme de l'Est, il nous faut un regard éclairé par la foi chrétienne, le respect du prochain et une bonne dose de réalisme. »

Pour rencontrer l'homme de l'Est, il nous faut un regard éclairé par la foi chrétienne, le respect du prochain et une bonne dose de réalisme. Il nous faut la foi que ces hommes trouveront eux-mêmes la force et la façon de changer leurs modes de vie et de pensée. A cet effet, il nous faut



redécouvrir en nous-mêmes les vérités évangéliques qui nous permettront de transformer durablement nos propres vies.

3. La troisième raison pour laquelle je m'interroge sur ces tâches nouvelles, c'est que je sais combien les hommes du Réarmement moral sont convaincus de l'importance du dialogue et quels efforts ils déploient pour le rendre toujours plus réalisable.

Vous voyez en moi un partisan résolu du dialogue. Vous ne pouvez construire une relation avec quelqu'un que vous ne connaissez pas et avec qui vous n'avez pas l'intention de parler.

En notre époque d'efforts œcuméniques, introduits pour nous catholiques par Vatican II et poursuivis avec détermination par Jean-Paul II, je cherche à porter ma réflexion au-delà des structures existantes telles que vous les connaissez. Je pense par exemple à la visite sans précédent du pape dans la principale synagogue de Rome, à l'accolade qu'il a donnée au grand rabbin, en disant que l'Eglise catholique déplorait « la haine, les persécutions et les manifestations d'antisémitisme auxquelles ont été, de tous temps et en tous lieux, exposés les Juifs ». « Vous êtes nos frères bien-aimés, a-t-il ajouté, et d'une certaine façon, on

pourrait dire que vous êtes nos frères aînés. » Une conviction que je partage entièrement.

J'ai eu personnellement l'occasion, il y a quelques années, de prendre la parole dans la prestigieuse université musulmane d'Al Azhar, au Caire. C'était la première fois, a-t-on dit, qu'un visiteur comme moi franchissait ainsi ce seuil.

C'est ce nouveau sens de responsabilité, par lequel chacun d'entre nous tend la main aux autres, quelle que soit leur culture religieuse ou idéologique, que le Réarmement moral offre à l'humanité. J'y vois une idée unificatrice, une force à l'action au niveau idéologique, capable de mettre les hommes de différents systèmes au défi de changer, de les ouvrir à une nouvelle dimension morale et spirituelle. Je suis convaincu de l'universalité constructive du Réarmement moral et du type de rencontres qu'il favorise. Ma dernière visite aux Etats-Unis a fortifié ma conviction dans ce sens. Pour le Réarmement moral, il ne s'est jamais agi de savoir qui a raison, mais de rechercher ce qui est juste. Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, Caux a permis en effet à des personnes de races, de milieux et de convictions politiques différentes, venant souvent de zones de conflit menaçant la paix du monde, de se retrouver régulièrement. C'est ici que se sont développées les notions de paix et de réconciliation dans un monde où les affrontements et les tensions ne font que s'aggraver. Ici s'est toujours dégagé une issue, s'est toujours opéré une percée. Je suis convaincu que l'esprit de Dieu est à l'œuvre ici. Il y a aujourd'hui de nombreux conflits où un dialogue simple et informel connaîtrait plus de chances de succès qu'une négociation officielle.

« Dans la vie de famille, la formule de paix est toute simple : « Je regrette, veuillez me pardonner ». Cette formule n'est pas source d'humiliation, mais de respect. La même démarche est possible pour ouvrir les portes dans un conflit racial, politique ou économique. »

C'est l'espoir qui manque surtout dans de nombreuses situations de crise. Or l'espoir ne peut naître qu'après que la confiance a été rétablie, et celle-ci n'est possible que dans le respect mutuel et le pardon donné et accepté. Dans la vie de famille, la formule de paix est toute simple : « Je regrette, veuillez me pardonner. » Cette formule n'est pas source d'humiliation, mais de respect. La même démarche est possible pour ouvrir les portes dans un conflit racial, politique ou économique et le premier pas peut être le fait de celui qui a subi des torts comme de celui qui les a infligés.

« Les valeurs morales sur lesquelles le Réarmement moral met l'accent — honnêteté, pureté, désintéressement et amour absolus — procèdent de l'héritage spirituel de l'humanité et peuvent être reconnues par tous. »

Face au phénomène si grave de la tension entre l'Est et l'Ouest, Caux — en s'appuyant sur des principes qui ont fait leurs preuves — devrait relever le défi et se consacrer à cette tâche si difficile et si importante pour l'humanité. Car les valeurs morales sur lesquelles le Réarmement moral met l'accent — honnêteté, pureté, désintéressement et amour absolus — procèdent de l'héritage spirituel de l'humanité et peuvent être reconnues par tous.

Aucune rivalité, aucune concurrence ne sont à craindre, puisque le Réarmement moral n'est pas une Eglise et qu'il n'exige aucune affiliation. Il ouvre une porte vers la foi et la pratique religieuse pour ceux qui les recherchent, il offre une compréhension plus dynamique du Saint-Esprit à ceux qui cheminent déjà sur le chemin de la foi.

Les premiers textes des Ecritures nous apprennent déjà que Dieu s'adresse aux cœurs consentants. « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute », dit le prophète. Telle est la chance de tous, d'un côté et de l'autre de l'Oural, de l'Himalaya, des Alpes ou des Montagnes Rocheuses. Ne nous laissons pas dominer par le pessimisme et les lamentations, mais par la foi que tout m'est possible en Celui qui me fortifie : « Demandez, et l'on vous donnera, frappez, et l'on vous ouvrira, cherchez, et vous trouverez. » Plus notre foi et notre confiance grandissent, plus est grand aussi le don que nous recevons.

Ne nous préoccupons pas uniquement, à l'avenir, du conflit entre l'Est et l'Ouest. Il est d'autres tâches de même nature. Permettez-moi de revenir à ce que j'ai déjà dit dans ce cercle. J'avais émis le souhait que, dans cette maison, soit élaboré, formulé et mis en œuvre un plan mondial visant à protéger la création de Dieu par amour pour les prochaines générations. Proposition que les événements de Tchernobyl, les dernières découvertes de la biogénétique et les signes de plus en plus manifestes et généralisés d'une crise profonde des relations humaines et familiales rendent encore plus actuelle et urgente.

Ces problèmes, qui ne font que s'aggraver, le Réarmement moral et spirituel doit les aborder à bras-le-corps. Il y va de l'avenir économique et social du développement humain. Mais ici commence le dialogue fondamental, non seulement d'un homme à l'autre, mais entre l'homme et son Créateur. Remettons-nous en pour cela à l'Ecriture qui nous dit que Son Esprit a le pouvoir de renouveler la face de la terre.

LE RÉARMEMENT MORAL SUR LE TERRAIN

Ouganda : quand tout est à reconstruire

A la demande d'un certain nombre des nouveaux dirigeants de Kampala, une équipe internationale du Réarmement moral d'une dizaine de personnes venues du Zimbabwe, du Kenya, de l'Inde et de quelques pays d'Europe s'est rendue en juin dernier en Ouganda pour un séjour de deux semaines.

Après deux décennies d'instabilité et de violence souvent générée par l'Etat lui-même — on estime à 400 000 le nombre de personnes tuées sous le régime d'Idi Amin et probablement autant sous Obote —, ce pays dévasté repart à zéro. Le gigantesque travail de reconstruction a commencé : les principales avenues de Kampala sont remises en état, l'électricité et les liaisons téléphoniques sont peu à peu rétablies, l'approvisionnement en eau se fait plus régulier.

Les Ougandais ont besoin d'aide à tous les niveaux. Former les mères de famille pour les soins et l'hygiène de leurs enfants, rassembler des vêtements, des médicaments, des fournitures pour les écoles. Des grands organismes internationaux sont présents pour prendre en main tel ou tel secteur.

Pourtant, de l'avis de tous les interlocuteurs rencontrés au cours de cette expédition, qu'ils soient ministres, évêques, universitaires, professeurs ou étudiants, ce dont le pays a le plus besoin, c'est d'une restauration des valeurs morales et spirituelles. Le Président Museveni fonde sa politique sur la réconciliation et l'incorruptibilité en espérant briser le cercle vicieux de la vengeance.

La pente néanmoins est longue à remonter. Pendant une génération, la corruption, le tribalisme et le meurtre ont dominé et les habitudes prises ne disparaissent pas du jour au lendemain. La jeunesse en particulier n'a plus aucun sens des valeurs. Chacun se méfie de l'autre. Il n'y a plus de relations normales entre garçons et filles et on se demande comment ils pourraient bâtir un foyer où il fait bon vivre. Ils n'ont plus de sens à la vie.

Parallèlement à cette dégradation, on trouve chez les personnes qui ont survécu à cette longue tragédie un esprit remarquable : des sourires sur les visages pour rendre gloire à Dieu de les avoir soutenus tout au long de ces épreuves, un esprit d'entraide en faveur des plus déshérités, un courage énergétique pour réparer les cases

ou les écoles détruites, pour cultiver chaque petit bout de terrain partout où la paix est revenue.

Ce dont les Ougandais sont le plus demandeurs, c'est de personnes susceptibles de venir en Ouganda pour transmettre leurs expériences de changement personnel touchant au pardon, à la réconciliation, à la reconstruction de la cellule familiale, à la transformation des motivations et à la formation du caractère. Des livres, des films et des cassettes vidéo répondant en partie à ces besoins ont été laissés sur place. Des interviews des membres du groupe international ont été enregistrées pendant deux heures pour la radio.

Nul doute que l'avenir de ce pays ne dépendra pas seulement des nouveaux leaders mais aussi de ce que choisira de vivre l'homme ordinaire.

F.C.

Nigéria : le média du théâtre

Un Africain sur quatre vit au Nigéria. Avec une population d'environ 100 millions d'habitants et un volume d'échanges commerciaux avec l'Occident qui dépasse celui de l'Afrique du Sud, ce pays fait figure de géant parmi la constellation d'Etats qui composent l'Afrique.

Après cinq années de pouvoir civil (1979-83) qui ont été marquées par la débauche et la corruption, le deuxième régime militaire a mis en place des mesures d'austérité. On s'interroge sur le système politique qui devrait être mis en place à l'avenir. On ne se fait guère d'illusions quant à la capacité des militaires à mieux résister à la corruption.

Dans ce contexte, les idées du Réarmement moral sont bien accueillies tant la qualité des hommes pour redresser la situation semble essentielle.

Plusieurs équipes du Réarmement moral sont au travail. Par exemple, à l'université d'Abraka, une équipe d'étudiants s'est constituée année après année autour d'un professeur, M. John Amata. Une étudiante a fait son stage d'enseignante dans le lycée de jeunes filles d'Asaba (région de Warri, où l'on raffine le pétrole), où quelques meneuses avaient bouleversé toute discipline. La jeune stagiaire gagna le cœur de l'une des perturbatrices qui trouva le courage de renouer avec ses parents séparés ; par ricochet, la vie de certaines de ses camarades fut profondément transformée. L'ancienne chahuteuse consigna ces bouleversements dans une pièce : *la Famille Adams*. La troupe — ses camarades — a déjà donné quatre représentations dans des écoles de la région.

De l'université d'Abraka, trois étudiants ont été, pour leur année de service civil national, choisis pour travailler dans le cadre du Réarmement moral. Depuis le mois de septembre, grâce aux films qu'ils ont montrés dans les écoles, les vies de plusieurs lycéens s'en sont trouvées réorientées. Dans l'Etat d'Ogun, à l'Ecole normale d'Ijebu-Ode des étudiants ont décidé, après avoir remis de l'ordre dans leur vie, d'écrire une pièce où leurs découvertes seraient exprimées dans un style compréhensible à la fois par les chrétiens et les musulmans qui vivent dans la région. Ensuite, les trois jeunes gens, Paul, Emmanuel et Amina, ont organisé deux rassemblements nationaux d'étudiants.

Les résultats de leur travail en matière de relations humaines ont incité le responsable du Service civil à leur demander de participer aux dix-neuf camps d'orientation auxquels participeront en tout vingt mille jeunes gens, au mois d'août.



Le Président Yoweri Museveni explique aux étudiants de l'université Makerere, tout un après-midi durant, les grandes lignes de sa politique.

« Donner à nos entreprises des structures et un esprit communautaires »

La Conférence de l'Organisation internationale du Travail, qui s'est tenue à Genève en juin comme chaque année, s'est particulièrement préoccupée de la condition d'une majorité croissante de travailleurs qui, dans le tiers-monde en particulier, ne bénéficient d'aucune protection sociale.

Le directeur général du B.I.T., M. Francis Blanchard, avait préparé à ce sujet un rapport très remarqué.

Profitant de la présence à Genève de délégués venus du monde entier, la Fondation suisse pour le Réarmement moral a invité un certain nombre d'entre eux à un déjeuner à l'occasion du 40^e anniversaire du centre international de Caux. M. John Löfblad, de Suède, secrétaire général de la Fédération internationale des Travailleurs du Bois et du Bâtiment, et M. Jones Santos Neves Filho, du Brésil, membre employeur adjoint du Conseil d'administration du B.I.T., se sont exprimés sur le thème : « Le facteur humain dans le monde du travail ». M. Francis Blanchard a aussi saisi cette occasion pour affirmer la convergence qu'il observait entre la démarche du B.I.T. et celle du Réarmement moral et pour encourager les délégués présents à se rendre à Caux. « Vous conviendrez avec moi, a-t-il déclaré, que nous allons partir, après ces quelques moments passés ensemble, renforcés dans notre conviction que le changement intérieur est aussi important que le changement de la société ; ou, si vous préférez, qu'il ne peut y avoir de vrai changement dans la société sans un changement de l'homme. »

M. Löfblad a pour sa part mis l'accent sur la responsabilité qu'impose au mou-

La déclaration d'un industriel brésilien en marge de la conférence de l'O.I.T. à Genève



M. Francis Blanchard, directeur général du B.I.T.

vement syndical, en particulier à l'égard des pays du tiers-monde, la force même dont il dispose aujourd'hui. Le syndicaliste suédois a rappelé « la situation très dangereuse et, à long terme, incontrôlable » qui a été créée par la misère d'une grande partie du monde. « Nous continuerons, a-t-il déclaré, à œuvrer en faveur d'améliorations [pour les travailleurs des pays industrialisés], cela va sans dire, mais cela n'aide personne de pleurer et de se plaindre à tous propos quand, après tout, tant de résultats ont été obtenus. »

M. Löfblad a insisté sur la nécessité pour les syndicats, les employeurs et les hommes politiques de se respecter au sein de la société et de travailler ensemble à la recherche de solutions. Il a remercié le Réarmement moral pour ce qu'il a fait en vue de créer « un esprit de bonne volonté et de coopération entre des intérêts et centres de pouvoir différents ainsi qu'entre les peuples ».

L'intervention de M. Jones Santos Neves Filho, vice-président de la Confédération nationale de l'Industrie du Brésil, a été particulièrement bien accueillie par les délégués présents du tiers-monde, qu'ils soient représentants des travailleurs ou des autres partenaires sociaux. Il a évoqué le problème lancinant de la dégradation des termes de l'échange entre le nord et le sud, dont une des causes est à son avis le fait que la fixation du prix initial est définie non par les pays producteurs de ces richesses, mais par les bourses de marchandises de Chicago, de New York ou d'ailleurs. C'est à partir de ce constat qu'il a abordé le sujet du facteur humain dans le monde du travail. Nous reproduisons ici l'essentiel des propos qui ont suivi son introduction.

Je suis invité à vous parler de la valorisation de l'homme dans le monde du travail. Ce qu'on me propose, c'est de tenter de donner une réponse à la question qui devient la préoccupation constante des hommes du Réarmement moral : « Que peut faire l'individu pour contribuer à la solution des problèmes mondiaux ? » Je voudrais donc chercher à exprimer ce qui n'apparaît pas toujours dans les discours que nous entendons à l'OIT, à savoir que la

solution passe par la reconstruction de l'homme. Et vraiment, il en est ainsi. Quelle que soit l'idée qu'on se fait de l'avenir, elle doit éloigner de nous l'autosatisfaction et l'idolâtrie de soi dans lesquelles nous sommes plongés. Elle doit la remplacer par une nouvelle attitude de détachement à l'égard de nos intérêts individuels, disposition qui va se caractériser par un comportement plus humanitaire.

Le modèle que nous défendons pour un thème aussi important est celui de l'entreprise communautaire. Pour nous, la définition d'une entreprise communautaire est celle dont le propriétaire remet la propriété de celle-ci, du moins en partie, à la communauté de ceux qui y travaillent.

L'homme qui a beaucoup devient par force un esclave de ce qu'il possède. C'est une chimère de croire que la pro-

priété est capable de transformer le propriétaire en un être libre et heureux. En fait, ce qui arrive est justement le contraire. La propriété assujettit celui qui en a la possession. La seule forme de libération consiste pour l'individu à se détacher de son égoïsme, de l'ambition et de la volupté de posséder.

Il faut comprendre et savoir vivre selon la sagesse de saint François d'Assise. Le saint de la pauvreté et de la paix, en refusant la proposition commerciale de l'évêque Don Guido, lui dit : « Seigneur et Père, si nous avons un champ planté d'oliviers, nous devons construire un pressoir pour les olives. Après le pressoir, nous aurons besoin de chars et de bœufs pour vendre l'huile. La vente de l'huile nous donnera un petit profit et nous achèterons encore des terres. Avec les terres, il faudra employer un nombre plus grand de travailleurs et nous augmenterons nos propriétés. Nous aurons alors besoin de soldats pour garder et pour défendre les terres et les gens. Les soldats auront besoin d'armes. Et sûrement les armes nous mèneront aux conflits et aux guerres. »

Cette histoire nous montre qu'accepter la propriété sans limites définit le principe des guerres et que seule la pauvreté est capable d'amener l'homme vers le chemin de la paix, de la transparence et de la fraternité. (...)

Chacun de nous peut contribuer à la solution des problèmes mondiaux. La société n'est pas seulement un moyen d'atteindre l'autoexpansion individuelle. C'est parce que nous nous servons de la société pour notre profit personnel que nous sommes en train de créer une société corrompue. Tant que nous la regarderons comme un moyen pour notre propre expansion, le désir du pouvoir ne fera que grandir. Et c'est le désir du pouvoir qui donne naissance aux sociétés de classe, en divisant les hommes entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas, entre hommes cultivés et analphabètes, tous en lutte constante les uns contre les autres.

Cette lutte aura toujours pour base l'ambition de posséder, et non le désir de répondre aux besoins humains. Peter Howard, qui nous a précédés, disait justement : « Les biens qui existent dans le monde seront toujours suffisants pour répondre aux nécessités des hommes. Mais ils seront toujours insuffisants pour répondre à l'ambition de quelques-uns. »

Nous pouvons faire en sorte que nos rapports soient des rapports de nécessité et jamais des rapports d'ambition. Dans toutes les parties du monde, on pourra trouver une façon convenable de vivre, même dans les sociétés corrompues où nous vivons. Si nous voulons participer à la solution des problèmes du monde, la recette est la même, et pour l'homme et pour les nations : nous contenter de satisfaire nos propres besoins, pour qu'il existe encore assez de ressources pour répondre aux nécessités de nos frères.

Pour l'homme d'entreprise et pour l'homme d'affaire, le vrai chemin est celui de la transformation de ses entreprises et de ses activités en entreprises animées d'un esprit et d'une structure communautaires, de telle façon que les employés et les collaborateurs puissent participer aux décisions et aux résultats économiques.

Pour le gouvernement et pour l'homme d'Etat, il en va de même. Ainsi, les pays appauvris et affamés pourront participer à un partage global des richesses mondiales. Ce nouveau partage devra se faire sur la base de l'aide et non sur celle des prêts à intérêts vraiment destructeurs.

A l'image de Dieu

Parce qu'après tout, le plus important n'est pas qu'on soit né au Brésil ou en Grande-Bretagne, au Biafra ou en Suède, au Pakistan ou en Allemagne occidentale. Ce qui compte vraiment, c'est que nous sommes des hommes, modelés à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Dieu – c'est Lui qui semble manquer pour que la grande transformation ait lieu. Ce qui manque encore, c'est la foi qui remue les montagnes, foi que nous ne vivons plus de nos jours. Mais nous pouvons commencer à apprendre. Il faut croire à un avenir où l'intelligence et le cœur humain porteront en eux-mêmes les germes d'une vraie élévation spirituelle. Ensemble ils ont non seulement le pouvoir de faire fleurir le désert, de voyager à travers les vastes espaces de l'univers et des plus sombres régions du corps humain, mais aussi de sécréter la substance de la grandeur spirituelle – la capacité de donner sa vie pour ses amis, de surmonter sa propre volonté en réalisant le plan magnifique qui correspond aux désirs de Dieu.

Dans ma position de petit chef d'entreprise d'un pays du tiers-monde, je



M. Neves Filho : « C'est l'homme qui transforme le système. »

dois témoigner que nous, les employeurs, nous sommes amenés à vivre une situation qui nous tourmente et nous angoisse – celle de céder à la corruption ou de renoncer, de suborner les autres ou de ne pas survivre. C'est un douloureux défi. Il secoue non seulement l'homme mais aussi les fondements de la famille et de la société. C'est le plus difficile des défis à supporter, puisqu'il exige une complète transformation de notre réalité la plus intime. Je suis pourtant convaincu – et c'est mon expérience – qu'en refusant de nous plonger dans le marais gluant du vice, de l'intrigue et de la corruption, nous pourrions nous transformer en de vrais leaders qui aideront aussi au changement des hommes, et à travers les hommes à la modification des sociétés et des nations.

Le grand philosophe Krishnamurti, mort récemment, énonce comme suit l'urgence de cette transformation : « Quand nous cherchons un système pour transformer la société, nous ne faisons qu'écartier le problème. Un tel système ne peut modifier l'homme. L'histoire nous démontre que c'est l'homme qui transforme le système. »

« Demain, c'est pour l'esprit paresseux ; pour l'esprit que le problème n'intéresse pas. Si vous ne changez pas tout de suite, vous ne changerez jamais. Parce que le changement qui arrive demain n'est qu'une modification, pas une transformation. La transformation se fait dans le présent : la révolution est maintenant, pas demain. »

UNE AME POUR L'EUROPE

Robert Schuman vu par René Lejeune

Si on en juge par l'oubli dans lequel il est tombé, Robert Schuman ne fut pas prophète en son pays. Mais si on en juge par ce qu'il a légué à la France et à l'Europe, alors il déroge au proverbe. Le livre du professeur René Lejeune vient, à l'occasion du centenaire de la naissance de l'homme d'Etat français, nous rappeler fort à propos son rôle historique et sa vie exemplaire.*

Robert Schuman naquit au Luxembourg où s'était installé son père, un Lorrain – donc devenu allemand en 1870. Orphelin jeune, il y fut élevé dans l'amour de la France par sa mère, une Luxembourgeoise, dont la famille avait résidé en Alsace. La foi profonde et ardente du jeune Robert Schuman semblait l'orienter naturellement vers la prêtrise, mais il opta finalement pour des études de droit. Un choix dont on ne connaît pas les raisons, mais qui s'avèrera providentiel : en 1919, Robert Schuman sera le seul élu spécialiste du droit allemand et du droit alsacien et lorrain : n'a-t-il pas en effet étudié à Bonn, Berlin, Munich et Strasbourg avant d'ouvrir une étude d'avocat à Metz ? Plus, n'a-t-il pas accepté à son corps défendant de poser sa candidature aux élections législatives en entrevoyant – après tant et tant d'amicales pressions – que ses convictions chrétiennes et ses compétences juridiques ne manqueraient pas d'être utiles à la fois à la France retrouvée et à l'Alsace-Lorraine ?

Il sera ainsi pendant une douzaine d'années l'infatigable cheville ouvrière de la réintégration de l'Alsace-Lorraine dans la communauté nationale, expliquant les particularités régionales aux « Français de l'intérieur » et la « France de l'intérieur » aux Alsaciens et aux Lorrains, dans les commissions parlementaires, par ses articles dans la presse nationale et régionale, ou en rédigeant

personnellement une bonne partie des textes de loi. D'emblée il se comporte en conciliateur.

Il assistera en outre aux tentatives de rapprochement franco-allemand menées par Aristide Briand, et la vision européenne de ce dernier restera celle de Schuman, même pendant sa captivité de 1940 à 1942.

L'homme-clé de l'après-guerre

Sa pensée ayant ainsi plusieurs longueurs d'avance sur son temps, il deviendra, on le sait, l'homme-clé de l'immédiat après-guerre. Raymond Barre écrivait récemment de lui : « De juillet 1948 à janvier 1953, il est parvenu, malgré les pénibles conditions d'une action gouvernementale perpétuellement minée par la faiblesse des institutions de la IV^e République, à conduire une politique étrangère caractérisée par la continuité et la cohérence.

« Réconciliation franco-allemande, union européenne préfigurée par la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier, solidarité atlantique consacrée par la conclusion du Pacte atlantique : tels sont les grands axes de son action diplomatique, qui ne seront jamais, par la suite, remis en question ».

Visionnaire en politique, modeste et affable dans la vie courante, Robert Schuman sait aussi mobiliser les énergies en période de crise : sous le cartel des gauches, en 1924, pour défaire les projets jacobins d'Edouard Herriot pour l'Alsace-Lorraine – un épisode de la querelle scolaire qui fait penser à celui de 1983-84 –, et en 1947, succédant à Paul Ramadier comme président du Conseil, pour faire face aux grèves insurrectionnelles orchestrées par le parti communiste.

Avant tout, René Lejeune s'attache à mettre en lumière les sources spirituelles de la sérénité et de l'efficacité de Robert Schuman, qui vécut sa vie

politique comme une mission au service des hommes et au service de Dieu.

Il ne faut pas chercher ailleurs, même si les deux hommes étaient très proches culturellement, les raisons de la profonde communion d'idées et de l'indéfectible amitié qui unissaient Robert Schuman à Konrad Adenauer, (1) lui-même catholique convaincu et pratiquant une méditation matinale quotidienne (ainsi que l'a noté Richard Nixon).

Et si nous avons besoin aujourd'hui en Europe de retrouver l'inspiration, l'imagination et le pragmatisme qui furent les vertus politiques cardinales de Robert Schuman, ne nous faut-il pas avant tout retrouver la foi et la vie spirituelle qui furent également les siennes ? C'est sans conteste, au-delà de considérations plus philosophiques sur l'Europe, la conclusion et l'invite que nous adresse René Lejeune.

ANTOINE JAULMES

(1) sur l'établissement de cette relation, René Lejeune n'est pas très explicite. On pourra se reporter utilement au chapitre « Schuman et Adenauer » de la biographie récemment publiée en Angleterre (*Frank Buchman, a life*, par Garth Lean, Constable 1985).

Nous avons reçu du Centre de recherches européennes de l'Université de Lausanne que dirige le professeur Henri Rieben, quatre ouvrages publiés à l'occasion du centenaire de Robert Schuman. Documents d'histoire, ils intéresseront ceux qui veulent comprendre les événements par le détail. La Correspondance entre Jean Monnet et Robert Schuman de 1947 à 1953 est accompagnée de L'Europe par la réconciliation franco-allemande, qui contient un témoignage de « l'ami de toujours » Henry Beyer et des documents d'archives. Dans Une Mission secrète à Bonn, Robert Mischlich raconte comment il fut chargé de porter au chancelier Adenauer le projet du célèbre plan à l'insu des services diplomatiques français. S'y ajoute un texte de l'ancien président d'Allemagne fédérale Karl Carstens. Ces livres peuvent être obtenus par l'intermédiaire du Service librairie des Editions de Caux.

PHOTOS : Bureau international du Travail, p. 8 ; Channer, pp. 1, 3 ; de Pous, p. 7 ; Rengfelt, p. 5 ; Spreng, p. 9.

* René Lejeune : *Robert Schuman, une âme pour l'Europe*, Editions Saint-Paul, 1985.



Le fugitif et le petit docteur

Un récit de Peter Lotar

*De la Tchécoslovaquie de 1939 occupée par les Allemands, les victimes de la puissance hitlérienne cherchent à s'échapper. Le héros du récit qui suit, tiré d'un roman autobiographique de l'écrivain Peter Lotar, * retrace l'aventure d'un jeune acteur juif de culture allemande qui se résoud à quitter la terre de son enfance. Peter Lotar, qui est décédé subitement le 13 juillet dernier, vivait en Suisse depuis 1940. Il obtint en 1986 le prix Eichendorf pour le deuxième volume*

de son roman dans lequel il évoque, entre autres, sa première visite à Caux.

Nous publions ci-dessous l'adaptation de ce récit telle qu'elle est parue dans une anthologie de littérature chrétienne en langue allemande parue en 1985.

**Peter Lotar, Eine Krähe war mit mir. DVA, Stuttgart 1978.*

Le train avait trois wagons. Le premier allait à Pilsen. Au niveau du deuxième, qui allait à Nuremberg, se trouvait le chariot-buffet. A toutes les fenêtres, des soldats allemands se battaient pour avoir les dernières bouteilles de « Pilsener » avec des saucisses et du salami de Prague. Je me hâtai vers la troisième voiture : sur la plaque, au bout d'une longue liste de noms, figurait celui de Bâle. Dans ce wagon, nulle trace de vie. Seulement le contrôleur, debout devant la porte. Il me demanda mon billet, l'examina, me regarda du coin de l'œil. « *Dobrou Cestu*, me dit-il, Bon voyage ! »

Le premier compartiment était vide. Je m'y réfugiai, comme un animal pourchassé qui cherche à se terrer quelque part. Je fermai la porte derrière moi, m'assis, repris mon souffle. Je me sentais nu : pas de valise. Rien. Suspect.

Pas question de regarder par la fenêtre. Personne de qui prendre congé. Rien. C'était une non-personne qui allait partir dans ce train. Ce ne serait même pas une disparition. Depuis des semaines, il n'y a plus de moi. Un clandestin, ça n'a pas d'existence.

Mes sens se concentrèrent sur ma main gauche. A travers le veston, elle sentait la surface dure du totem qui allait ouvrir toutes les frontières, sans me priver de mon identité, de mon existence. Même ce passeport, pourtant,

était sans pouvoir sur le cercle ensorcelé de la frontière du Reich. Pour en sortir il fallait le talisman encore plus puissant qui était enfermé à l'intérieur du totem : le carton vert de la Gestapo que les gens de la résistance m'avaient donné. D'où venait-il ? Se l'étaient-ils procuré illégalement, voire... Mon front se couvrit de sueur. J'allais devoir franchir tous ces contrôles avec un faux !

Quelqu'un montait dans le wagon. Délibérément, je tournai le dos à la porte. Des pas. Une valise qu'on traîne, qui heurte la paroi du compartiment voisin. Silence. Les yeux fermés, j'entendais et je voyais. La ville m'appelait, ses maisons, ses rues, ses habitants. Mais il ne fallait pas répondre. Comme aucun vrai départ ne l'aurait fait, ce non-départ illuminait le passé.

La petite dalle de pierre dans le cimetière de Straschnitzer, où je ne déposerai plus de fleurs, devint comme transcendante. Où que vous alliez, les morts vous accompagnent. Mais les vivants ? Même l'amour était devenu apatride. L'obscurité m'entourait. J'étais plongé dans le noir le plus complet.

Le train s'était ébranlé, il pénétrait dans le tunnel de Weinberger.

Était-ce déjà l'exclusion, cette totale aliénation, qui m'engloutissait ? Une pensée folle : si je revois le *Hradschin*, encore une seule fois, je fais demi-tour.

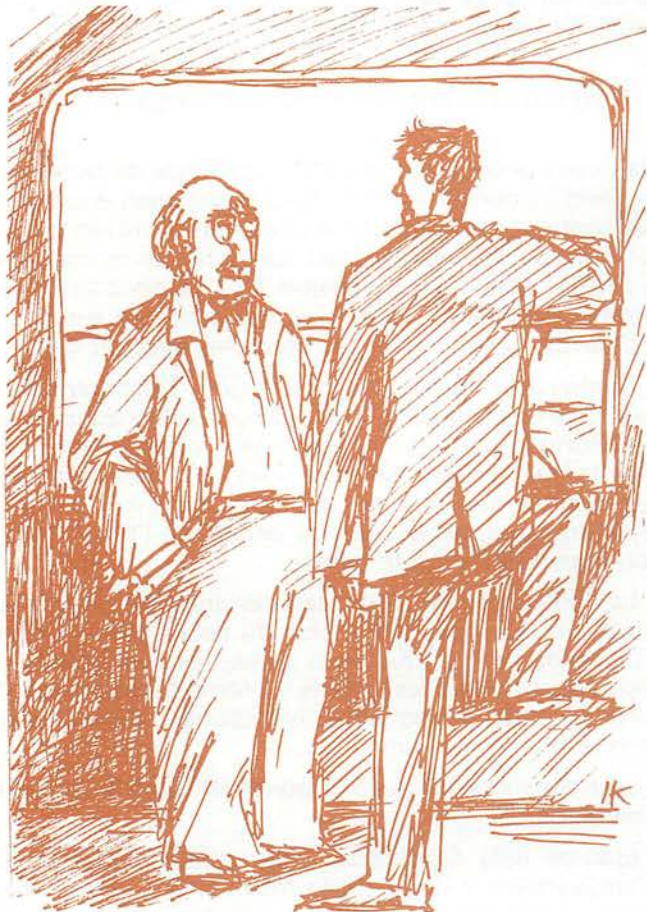
Pénombre. Retour de la lumière. Le tunnel recrache le train. Rues tristes. Arrière-cours désertes. Entrailles de la banlieue. Virages à droite, à gauche, à droite. Frémissements métalliques sous les roues. Un pont ? Je tirai brutalement la porte et me précipitai dans le couloir.

Là, vers l'arrière, dans une perspective inédite, il s'élevait dans la brume de l'après-midi au-dessus de la Moldau : montagne gothique avec sa faille laissée par un glacier et, tout blanc, le château royal, derrière lequel se profilait des rochers, comme une cathédrale. Il n'avait pas peur de se montrer, lui !

Vision ? C'était encore le réel, mais se dissolvant en un rêve qui devait m'accompagner longtemps. Invisible le jour, il imposait la nuit sa grandeur pour plonger les étrangers dans l'irréel.

« C'est presque aussi beau que les cartes postales que nous enverront ceux qui restent. »

Derrière les verres cerclés de noir, des yeux éblouis par un rayon de soleil me regardaient par en-dessous. Le lorgnon serrait un nez finement courbé, le crâne était entouré d'une couronne de longues boucles blanches. « Oncle Henri ! » C'était le petit docteur, notre médecin de famille. A part la taille, il ne ressemblait guère au peintre à qui il devait son prénom. Certes si Henri de Toulouse-Lautrec avait atteint le même âge, seraient-ils



devenus ressemblants. L'ironie d'antan était émoussée ; il avait trouvé la douceur, la simplicité naïve qui, chez les vieilles personnes, attirent les enfants.

« Cela t'étonne ? » Il tira de sa poche le maudit petit carton vert et l'agita sous mes yeux. Je me retournai avec inquiétude : personne dans le couloir. « C'est notre voiture-salon. »

Le docteur regardait le carton en grimaçant. « Un bon truc. Pourvu que ça marche. » Il leva les sourcils. « C'est une puissance supérieure qui décidera de ça. »

– Tu crois à une puissance supérieure ?

– La plus sublime de toutes.

– Toi qui est médecin, homme de science ?

– Que savons-nous vraiment ? Que tenons-nous entre nos mains ? Quelques fils du tissu infini de la nature. Plus nous tirons sur ces fils, plus se pose la question : qui donc a établi ces lois ?

– Manger, ou être mangé, voilà la loi. » Mon amertume explosait. « Ah, cette règle divine, qui veut que le monde soit dominé par des menteurs, des imposteurs et des assassins ! »

– Les forces du mal, hein ! »

Il souriait. « Ne sais-tu donc pas que sans elles, tu ne pourrais pas te battre pour le bien ? Quel homme serais-tu alors ? »

Je regardai le vieux visage rabougri. « D'où vient ton courage ? »

– Précisément. C'est ça la question. »

Nous traversions la vaste campagne de Bohême. On croyait voir pousser les germes verts dans les champs. Je descendis la fenêtre et respirai avec avidité la senteur de la terre humide. Je m'impatientai :

« Quand sommes-nous à la frontière ? »

– Si tu portes sur toi de l'argent ou des bijoux, jette-les par la fenêtre. L'important, c'est le retour... » C'était comme un ordre.

« Nous allons revenir ? »

– Peut-être pas moi. Mais toi...

– Cela n'en a pas l'air. »

Le monde est un théâtre

Le vieux se rapprocha : « Il y a toujours un retour. » Sa certitude était inébranlable. Je le regardai avec étonnement. Oncle Henri pencha la tête sur le côté. Avec son air sage, il ressemblait maintenant à un vieux perroquet.

« On a besoin de nous. »

– Pour quoi faire ?

– Mais tu es acteur ! Pourquoi a-t-on besoin d'un acteur ? »

Je réfléchis. « Les gens ont besoin de quelqu'un qui les fasse rire et pleurer. »

– Pourquoi ne rient-ils pas et ne pleurent-ils pas sur eux-mêmes ?

– Ils ne se voient pas. L'acteur se met à leur place. »

Le vieux hochait la tête. Puis porta son doigt vers sa moustache en désordre et fit mine de me livrer un secret :

« Il existe un théâtre où chacun a un abonnement, sans le savoir – ses mains firent un geste vers l'infini. Nous, les juifs, nous sommes les comédiens de ce théâtre du monde. On rit de nous et on pleure sur nous. Ce théâtre est immense et le directeur en est invisible. On ne peut voir que les décors : la campagne, la ville de Prague, le bistrot. Les abonnements sont rentables, car la saison est très longue. Personne n'en connaît le début ni la fin. Abraham et Moïse faisaient déjà partie de la troupe. Le patron les connaissait encore personnellement. Il a fallu pourtant quarante actes à cette pièce-là pour qu'on arrive au *happy end*. C'est ça qui compte, vois-tu. Jouer jusqu'au bout. »

Avait-il oublié, ce vieux, que nous étions des fugitifs, dans le corridor d'un train brinquebalant, que nos vies étaient menacées ? Sans doute ne le savait-il que trop bien.

« Si nous ne sommes que des acteurs, pourquoi est-ce qu'on nous déteste ? »

Le petit docteur me regarda d'un air rusé : « Ne joues-tu que des rôles de héros, de sage, de prophète ? Ne te retrouves-tu jamais commerçant, escroc ou traître ? Plus tu es vrai, plus les spectateurs te reconnaissent. Alors ?

– Etre soi-même.

– Exact. En chacun de nous ils voient ce que nous sommes. Chez les autres, ce qu'ils devraient être. Qui aime ça ? C'est pour cela qu'ils sifflent sur notre passage, qu'ils nous pourchassent, qu'ils nous tuent. A quoi bon ? Ce qui est vrai en nous, ils ne peuvent pas le tuer. »

Contre mon gré, j'étais pris par cette comparaison naïve.

« Et quand est-ce que la pièce se termine ? »

Le docteur ne répondit pas tout de suite. Il enleva son lorgnon, comme s'il ne lui servait à rien pour voir aussi loin. « Comme toutes les autres : par la dernière entrée.

– La dernière entrée ?

– Seul le directeur le sait. Car il est aussi l'auteur et le metteur en scène. Peut-être que la dernière entrée sera celle d'un fugitif, poursuivi depuis des millénaires. Mais celui qui lui ouvre la porte et lui donne un morceau de pain, celui-là le reconnaîtra.

– Reconnaître qui ? » Inconsciemment, je retins mon souffle.

« Celui par qui tout devient *différent*. »

« Un jour, j'ai dû jouer Judas »

Le train ralentissait, passait entre des falaises effritées, noircies par la fumée sale d'un groupe d'usines. Je n'y fis pas attention. J'étais pendu aux lèvres du petit docteur. « Il y en a beaucoup qui pensent qu'il est déjà venu, ajoutai-je.

– Regarde ! »

Nous nous arrêtons en gare de Pilsen. Dans la foule massée sur le quai un groupe d'hommes de la S.A. (1) se

frayait un passage. Leurs visages étaient semblables à leurs bottes et à leurs poings. De ceux-ci, ils n'avaient pas à se servir. La peur, le dégoût faisaient le vide devant eux.

« Regarde, répéta le vieux. Y a-t-il le moindre changement ? »

Le docteur fit demi-tour et retourna dans son compartiment. Je le suivis et fermai la porte. « On m'a appris qu'un jour tout changerait... à son retour.

– Assieds-toi. Il m'examina. Est-ce que tu y crois ?

– Si seulement ! Mais que suis-je, oncle Henri ? »

Je ne pouvais m'empêcher de l'appeler comme du temps de mon enfance, comme si ce vieillard était devenu mon refuge.

« Où suis-je ? Suis-je allemand, tchèque, juif, chrétien, athée ? Un peu de tout, je présume. Un jour, ce sera le déchirement... »



Son regard devint sévère :

« Il importe de connaître son rôle.

– Mais je ne le veux pas. Un jour, j'ai dû jouer Judas. »

Pendant un temps on n'entendit que le grondement des roues sur les rails. Je baissai la voix : « J'aimerais croire en lui ! Mais si ce Jésus était le Sauveur, pourquoi est-il reparti ? Pourquoi nous a-t-il laissés dans cette misère ? Tout cela n'est que tromperie !

– Tu connais bien ton rôle, Judas.

– Mais – ma voix était devenue rauque – je ne veux pas trahir. Je sais où cela mène. »

Grondement des roues.

La main du vieillard se posa affectueusement sur la mienne. « Personne ne connaît sa fin... Cela me rappelle

(1) Milices hitlériennes

une vieille sculpture : on est en train de descendre Judas du bois auquel il s'est pendu. Le bon berger le prend sur ses épaules et le conduit vers son dernier repos.

– Existe-t-il, le bon berger ? Les Juifs disent qu'il doit encore venir. Pour les chrétiens, il s'agit du Crucifié, qui reviendra un jour. Qui est-il ? » J'interrogeai ce vieux visage ridé comme si mon sort était en jeu. Il sourit. Génération après génération, les hommes ont traîné cette question jusqu'à la tombe. Pourquoi lui, justement lui, connaîtrait-il la réponse ? Il ferma les yeux, comme si sa pensée devait l'entraîner loin, très loin. « Celui qui doit encore venir, et celui qui va revenir, peut-être est-ce le même ? »

– Qu'il soit l'un ou l'autre, répondis-je avec passion, je ne puis croire en lui avant de le rencontrer, avant qu'il ne fasse quelque chose pour moi ».

Crissement des freins. Le docteur tira de son gilet une vieille montre chromée. « La frontière. Va dans ton compartiment. »

Une paire de bottes

Je n'avais pas entendu les pas. Mais maintenant qu'ils s'approchaient, je cherchai à les identifier. Triple pas mécanique, le premier sec, précis, régulier comme un métronome, comme le devoir ; traînant, le deuxième ; mais le troisième, pour marquer pareillement la cadence, ce ne peut être qu'une paire de bottes.

La porte d'à côté tirée d'un coup sec. « Contrôle des passeports », dit la voix sèche du premier. « *Pasova kontrola* », ajoute-t-il plus légèrement. « Laissez-passer ? » La voix était à nouveau sèche. Puis un long silence.

« Ça va. Votre argent ? »

Le docteur : « Dix mark.

– C'est tout ? » La troisième voix ! De sable et d'huile. Je faillis suffoquer ! C'était ce moment précis que Fleischer attendait. La moitié de sa vie y avait passé. Il avait seize ans lorsque cet échec s'était produit, cet avortement de sa vie. A cause d'un papier signé par ce même docteur bossu, il avait été renvoyé de l'école : « Blessures infligées à un camarade avec préméditation. Élément brutal, dangereux, à tenir la bride haute. »

Ils voulaient se débarrasser de lui. L'heure était venue. Puis la providence – un mot du Führer – s'était mise du côté de Fleischer. On prêta attention à lui. Il devint chef de section chez les SS. Contre le laissez-passez, il n'avait rien pu faire. Le droit était du côté du docteur. Mais il avait découvert la date de son départ. Le jardinier avait dû parler. Le cueillir à la frontière, voilà sa chance. Rien d'injuste à cela. Il suffit d'appliquer le règlement à la lettre. Ne pas laisser passer un de ces malins au nez busqué s'il a sur lui plus de dix mark. Tout contrôler. Comme le règlement l'exige.

« Vous avez sans doute autre chose, petit docteur ? » La voix était amicale. « Nous sommes compréhensifs, vous savez. De quoi allez-vous vivre là-bas, comme réfugié ? » Pas de réponse.

« Allons, allons, que cachez-vous ? Qu'avez-vous cousu dans votre ourlet ? Avez-vous glissé un brillant dans votre talon ? » Silence. Une paroi nous séparait, mais je voyais

le petit docteur fixement examiner derrière son lorgnon le meurtrier botté à qui le sang montait au visage.

« Déshabillez-vous ! »

– C'est vous qui devriez vous déshabiller », répliqua tranquillement le docteur. Pause. Stupéfaction. « Le vieux a peur ! » Le docteur : « Vous êtes malade. Il faut que je vous examine. »

– Il est fou. Déshabillez-le.

– Votre maladie, c'est la violence, Monsieur le Chef de Section. C'est ça qui va vous anéantir.

– Moi ? Il haletait. Il y en a qui le cachent dans le c...

– Tu ne trouveras rien, Fleischer. Tu sais, j'ai toujours donné mon argent aux autres... Tu en avais, toi, ce qui ne t'a pas empêché d'être un fraudeur ».

La peur me figeait. Le docteur devenait fou. Coup de sifflet. Si strident que le sifflet s'enraya.

« C'est toi qui va payer, cette fois-ci », hurlait-on. Coups assourdis. Halètements. Un corps qu'on traîne, qui rebondit.

Piétiné, saignant, il sourit

On vient à ma porte. C'est la fin. Je lève des yeux hagards... sur un garde-frontière tchèque à l'allure débonnaire.

« Quels porcs ! » Il prend mon passeport, le tamponne, me le rend. A côté de lui, l'employé allemand est blanc comme un linge. A-t-il compris le mot « porc » ? « Il y a d'autres Allemands », dit-il. La porte se referme. Un ressusité reprend son souffle.

Dehors, sur le quai, des hurlements. Faisant foin de toute prudence, je me dresse. Appuyé à ma porte, le corps



en travers du compartiment, je regarde, et vois jaillir une valise qui éclate. Son contenu se répand au sol.

Puis un homme lourd, noir, botté, tire par son pantalon le petit docteur couché par terre, lui assène des coups de pieds. L'infirmier, déjà sans veste, le nez en sang, essaie de se redresser et de se protéger des coups de Fleischer. Sa pauvre bosse apparaît sous la chemise déchirée.

Une secousse, le train démarre. Je suis projeté vers la fenêtre. Le docteur me voit-il ? Le lorgnon, cassé, est resté sur le quai. Mais le docteur sourit. Pas de doute : piétiné, saignant, il regarde partir le train en souriant.

Pourquoi ?

La minable gare-frontière de Kosolep avait déjà disparu depuis longtemps et je me trouvais toujours à la fenêtre.

Oncle Henri ! Pourquoi ? Passeport et laissez-passer étaient en ordre. A coup sûr, il n'avait rien d'interdit sur lui. Fleischer n'aurait pas pu le prendre en faute. Pourquoi le docteur l'avait-il ainsi provoqué ? La réponse était dans son sourire. Il l'avait fait *pour moi*. Un pas de plus, et Fleischer serait tombé sur moi. Or, il me filait depuis des semaines. C'est à cause de moi qu'il avait été renvoyé de l'école. Un seul pas. Et c'est le docteur qui l'avait empêché. Oncle Henri. Il avait assisté ma mère au moment de ma naissance. Aujourd'hui, pour la deuxième fois, il m'avait mis au monde.

Qu'allaient-ils lui faire ? Ma main, impuissante, se serra à la poignée sale de la fenêtre.

« Calme-toi, aurait dit le docteur. C'est tout simplement le rôle qui me revient dans la pièce à laquelle tu ne crois pas. » Je cherchai à me cramponner à cette minuscule parcelle de vérité. Le docteur infirme croyait à quelque chose qui était source de vie. Ainsi il avait pu vaincre le néant.

Je commençai à entrevoir la force du sacrifice.

Et je me sentais en même temps sur les traces du divin. L'idée immature selon laquelle celui-ci viendrait d'En-haut pour réduire le mal m'avait masqué la réalité. Celle-ci est bien plus belle : Dieu amène les hommes à faire Sa volonté. Le rédempteur est présent en chacun de ceux qui se donnent pour les autres. Au point d'accorder un sens mystérieux aux gestes mêmes de ceux qui le persécutent : il les entraîne dans sa vision de l'immortalité.

Pourrai-je continuer, après tout cela, à vivre comme avant ?

Désormais j'étais marqué d'une responsabilité à laquelle je ne pourrai plus échapper : contre la force brutale, porter et répandre l'esprit.

Ma fuite vers la sécurité perdait son sens. Il s'agissait de chercher. De ne jamais se lasser, de ne jamais être satisfait de soi, de ne jamais renoncer à ce qui est la vie.

Le crépuscule tombait. Je n'avais plus peur. Je m'allongeai sur la banquette de bois tandis que le train s'enfonçait dans la nuit allemande, dans le pays que j'avais tant aimé, que j'espérais aimer à nouveau un jour. « Il y a d'autres Allemands ». Ces mots m'accompagnèrent dans mon sommeil. Si retour il devait y avoir, il faudrait que ce fût vers l'autre Allemagne, celle qui se serait retrouvée elle-même.

Dans l'encadrement de la porte, un homme en uniforme : « Votre passeport. »

Nous étions dans la gare allemande de Bâle, à la frontière où tout allait se décider. Quelques instants plus tard, le passeport était tamponné. L'homme en uniforme salua.

Le train entra dans la gare suisse de Bâle.

(Traduction de PHILIPPE LASSERRE)

Titre et intertitres de la rédaction
Dessins de HEINZ KRIEG

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 47.27.12.64.

Suisse : 1824 CAUX.
Tél. (021) 63.48.21.

Responsable de la publication :
Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric et Nathalie Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Charles Piguët, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Maurice Favre, Colette Lorain.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux, S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : J.P., 69150 Décines (France).

ABONNEMENTS

annuels (11 ou 12 numéros)
France : FF 100 ; Suisse : Fr.s.25. - .
Belgique : FB 670 ; Canada : \$ 20. - .
Autres pays par voie normale : FF 110 ou Fr.s.28. - . Par avion : FF 120 ou Fr.s. 30. - .
Prix spécial étudiants, lycéens : FF 50 ; Fr.s. 16. - ; FB 335.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 174, avenue de la Chasse, B - 1040 Bruxelles. C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat ou chèque bancaire de 6 000 francs CFA (abonnement avion) ou 5 500 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T, La Source, France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Telle est la pratique.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

Déjà qualifiés pour Séoul.



Voilà une des équipes suisses bien préparées que Swissair envoie depuis avril 1986 deux fois par semaine à Séoul. Ville olympique des Jeux d'été de 1988. Vous pouvez mettre à l'épreuve nos équipes tous les jeudis et dimanches entre la Suisse, Bombay, Hong Kong et Séoul. En First, Business ou Economy Class. Ou encore sur la nouvelle route du Pôle qui rapproche Tokyo de notre pays.

swissair 

Swissair ou votre agence de voyages IATA vous fournira volontiers de plus amples renseignements concernant nos 13 vols hebdomadaires pour l'Extrême-Orient.